

**C** Institut Romand de Pastorale  
**Cahiers de l'IRP**

---

N° 45

Mars 2003

**Le salut  
en Jésus-Christ :  
exclusif ou  
inclusif ?**

Avant-propos

*Henry MOTTU*

Le salut en Jésus-Christ — expérience ou  
affirmation dogmatique ?

*Petra von GEMÜNDEN*

La foi chrétienne est-elle nécessairement  
intolérante ?

*Gerd THEISSEN*

**Collection « Pratiques », chez Labor et Fides à Genève :**

1. Pierre GISEL (éd.), *Pratique et théologie. Hommage à Claude BRIDEL.*
2. Hans VAN DER GEEST, *Entretiens en tête-à-tête.* (épuisé)
3. Pierre-Luigi DUBIED, *Le pasteur : un interprète.*
4. Fred B. CRADDOCK, *Prêcher.* (épuisé)
5. Walter HOLLENWEGER, *Expérience de l'Esprit. Jalons pour une théologie interculturelle.*
6. Bernard REYMOND, *Entre la grâce et la loi. Introduction au droit ecclésial protestant.*
7. Laurent GAGNEBIN, *Le culte à cœur ouvert. Introduction à la liturgie du culte réformé.*
8. Dietrich BONHŒFFER, *La Parole de la Prédication. Cours d'homilétique à Finkenwalde.* (épuisé)
9. Pierre-Luigi DUBIED, *Apprendre Dieu à l'adolescence.*
10. Maurice BAUMANN, *Jésus à quinze ans. Didactique du catéchisme des adolescents.*
11. Matthias PREISWERK, *Apprendre la libération. Exemples d'éducation populaire en Bolivie.*
12. Félix MOSER, *Les croyants non pratiquants.*
13. Gerd THEISSEN (et alii), *Le défi homilétique. L'exégèse au service de la prédication.* (épuisé)
14. Bernard REYMOND, *L'architecture religieuse des protestants. Histoire, caractéristiques, problèmes actuels.*
15. Ermanno GENRE, *La relation d'aide. Une pratique communautaire.*
16. Pierre BÜHLER et Carmen BURKHALTER (éd.), *Qu'est-ce qu'un pasteur ?*
17. Henry MOTTU, *Le geste prophétique. Pour une pratique protestante des sacrements.*
18. Bernard REYMOND, *De vive voix. Oraliture et prédication.*
19. Kathy BLACK, *Évangile et handicap. Une prédication pour restaurer la vie.*
20. Henry MOTTU, Jérôme COTTIN, Didier HALTER et Félix MOSER, *Confessions de foi réformées contemporaines.*
21. Bernard REYMOND, *Théâtre et christianisme.*

## AVANT-PROPOS

Dans ce nouveau fascicule de nos Cahiers, nous proposons avec plaisir à nos lectrices et lecteurs deux textes de la plume de spécialistes du Nouveau Testament, l'un de Petra von Gemünden et l'autre de Gerd Theissen.

Petra von Gemünden, qui vient de quitter son poste genevois et d'accepter un appel de la Faculté de théologie d'Augsbourg en théologie biblique, reprend une réflexion qu'elle avait amorcée dans un cours de formation continue à Genève sur la notion de « salut ». Elle explique la raison de la réserve dont fait preuve le Nouveau Testament à l'égard du titre de « Sauveur » et elle montre en quoi le mouvement de Jésus ainsi que Paul ont compris le salut non en termes dogmatiques, mais en termes d'expérience humaine tant sur le plan physico-psychique que moral et social. Les trois perspectives n'étant pas dissociables. J'ai trouvé cette contribution très stimulante et j'espère qu'il en ira de même pour celles et ceux auxquels elle est destinée (je pense à la prédication notamment).

Gerd Theissen, le maître à penser de notre génération en exégèse et de Petra von Gemünden en particulier, vient tout naturellement compléter notre dossier par le texte de l'une de ses prédications, que j'avais traduite en vue d'un cours donné avec des représentants de la sensibilité évangélique sur le thème de la mission chrétienne et de la

question de l'unicité du salut en Jésus-Christ. D'où le thème de Theissen : « La foi chrétienne est-elle nécessairement intolérante ? » qui a le mérite d'affronter directement le problème soulevé par le texte johannique : « Je suis le chemin et la vérité et la vie ». Signalons à ce propos, outre le texte que nous présentons, un recueil de quelques études bibliques et de prédications de Theissen traduites en français : *Des traces de lumière*, Paris, Les Bergers et les Mages, 1999.

\* \* \*

Quelques nouvelles du Conseil de l'IRP maintenant.

Je rappelle non sans émotion le décès subit du professeur Klauspeter Blaser en juillet de l'année dernière, qui était le président de notre Conseil. Un hommage vient de lui être rendu par la Faculté de théologie de Lausanne le 8 mars dernier. Nous comptons publier l'un ou l'autre des textes inédits de notre regretté collègue dans un prochain Cahier. D'autre part, le pasteur Pierre Reymond, qui était également un membre fidèle de notre Conseil et y représentait la Conférence des Églises de Suisse romande, est décédé au début du mois de février dernier.

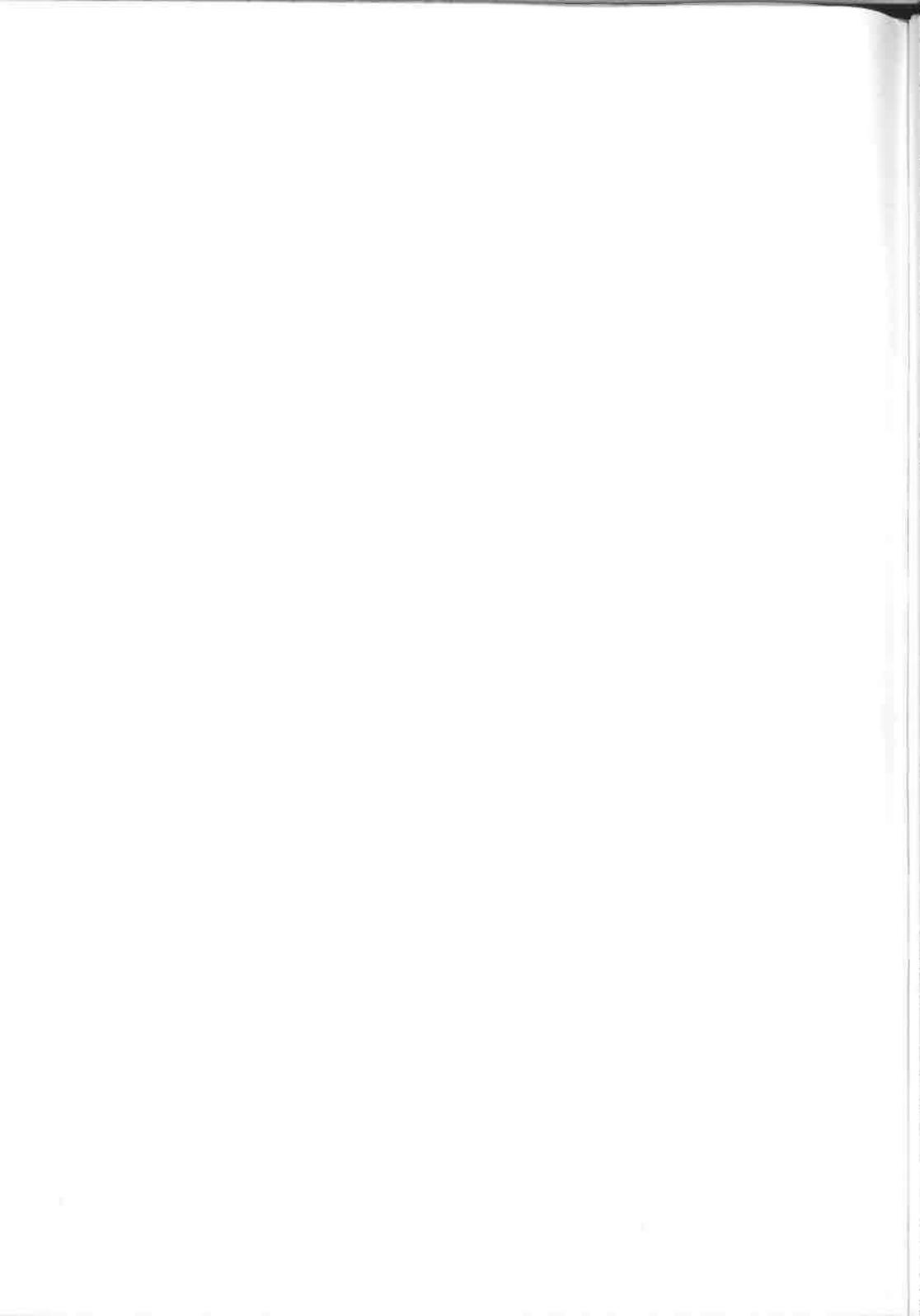
Pour les remplacer, le Conseil a fait appel d'une part au pasteur Jacques Küng, de Lausanne, pour reprendre la présidence, et, d'autre part, au pasteur Olivier Perregaux, pour représenter la Conférence des Églises de Suisse romande, dont il est d'ailleurs le président. Je remercie vivement ces deux amis de venir renforcer notre Conseil, au moment où les projets de Fédération de nos trois Facultés prennent corps. Ainsi pourrons-nous, je l'espère, préparer

au mieux le transfert prévu de l'IRP à Neuchâtel pour 2004 dans un esprit de concorde. J'ai toujours considéré mon ministère comme une tâche de stimulation intellectuelle et d'unité spirituelle. C'est donc le moment pour nous tous de faire preuve d'un esprit constructif ! D'ici là, les activités de l'IRP continuent.

Henry MOTTU

**Rappel :**

1. Le prochain colloque des doctorants et diplômants aura lieu jeudi 24 avril à Genève à 14h15 (contributions de Laurence Mottier et de Philippe Gonzalès).
2. Une importante séance en vue de préciser le projet d'un Centre de théologie pratique à Neuchâtel aura lieu dans les locaux de l'IRP à Lausanne le mardi 20 mai prochain, de 9h15 à 16h., avec les praticiens ainsi que les représentants de la formation ecclésiale.



## LE SALUT EN JÉSUS-CHRIST — EXPÉRIENCE OU AFFIRMATION DOGMATIQUE ?

RÉFLEXIONS SUR LE MOUVEMENT DE JÉSUS ET SUR PAUL À  
PARTIR DU CONTEXTE DE L'ÉPOQUE

**Petra von GEMÜNDEN,**

Professeure de théologie biblique,

Faculté de philosophie et sciences sociales, Université d'Augsbourg<sup>1</sup>

### A) INTRODUCTION HISTORIQUE ET BIBLIQUE

L'affirmation courante dans certains milieux chrétiens :  
« Jésus m'a sauvé » présente Jésus comme sauveur. Or, cette  
affirmation est étonnamment rare dans le Nouveau Testament. Elle

---

<sup>1</sup> Cet article reprend une conférence qui a été donnée le 20 janvier 1999 dans le cadre d'*Expérience et vérité*, programme de cours donné dans le cadre de la formation continue de la Faculté autonome de théologie protestante de Genève. Je remercie Marie CENEC et Henry MOTTU pour l'amélioration qu'ils ont apportée à mon français.

se trouve surtout dans les Pastorales et dans la deuxième épître de Pierre — des écrits tardifs et plutôt marginaux<sup>2</sup>.

Pour comprendre ce constat surprenant, intéressons-nous à l'emploi du terme « sauveur » dans le milieu environnant du premier siècle :

**Dans le monde païen**, un « sauveur » (σωτήρ) était un homme politique qui s'était engagé en faveur d'une ville, d'un groupe, d'un État. Par exemple, les exilés qui pouvaient revenir grâce à Sylla dans leur patrie et y retrouver femmes et enfants l'appelèrent lors de leur retour triomphal « sauveur et père » (σωτήρ και πατήρ)<sup>3</sup>.

Ce titre est avant tout utilisé pour l'empereur, lui qui n'est pas seulement sauveur (σωτήρ) d'une ville, mais « sauveur de la terre habitée » (σωτήρ τῆς οἰκουμένης), « sauveur du monde » (σωτήρ τοῦ κόσμου). C'est lui qui apporte la sécurité et le bonheur et permet d'entrer dans l'âge d'or<sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> 1 Timothée 1,1 ; 2,3 ; 4,10 ; 2 Timothée 1,10 ; Tite 1,3s ; 2,10.13 ; 3,4.6 ; 2 Pierre 1,1.11 ; 2,20 ; 3,2.18, cf. aussi la remarque de I.H. MARSHALL : *Outside the Pastoral Epistles we do not find « Saviour » becoming part of a compound designation for « our Saviour Jesus Christ » rather like « our Lord Jesus Christ »*. I.H. MARSHALL, « Salvation in the Pastoral Epistles », in : H. LICHTENBERGER [éd.], *Geschichte - Tradition - Reflexion, FS M. Hengel*, Vol. III, Tübingen: J.C.B. Mohr, 1996, pp. 449-469).

<sup>3</sup> Plutarque, *De Sylla* 34 (I 473 c).

<sup>4</sup> W. FOERSTER, σωτήρ, in : *ThWNT VII*, begründet v. W. KITTEL, hg.v. G. FRIEDRICH, Stuttgart, Berlin, Köln: Verlag W. Kohlhammer, 21990, p. 1010 lignes 33s ; cf. l'énumération détaillée in : C.R. KOESTER, « The Savior of the World » (John 4:42), in : *JBL* 109 (1990), pp. 665-680, ici: p. 667.

Dans un décret (datant de l'an 9 av. J.-C. environ) relatif à l'introduction d'un nouveau calendrier en Asie qui commence l'année le jour de la naissance d'Auguste, nous lisons la décision suivante des Grecs d'Asie :

*« La Providence qui règle le cours de notre vie a fait preuve d'attentions et de bonté et a pourvu au bien le plus parfait pour la vie en produisant l'Empereur (Auguste), qu'elle a rempli de vertu, pour en faire un bienfaiteur de l'humanité. Ainsi elle nous a envoyés, à nous et aux nôtres, un sauveur (σωτήρα) qui a mis fin à la guerre et qui rétablira l'ordre partout : César, par son apparition, a réalisé les espérances des ancêtres ; non seulement il a dépassé les précédents bienfaiteurs de l'humanité, mais encore il ne laisse à ceux de l'avenir aucun espoir de l'emporter sur lui. Le jour de la naissance du dieu a été pour le monde le commencement des **bonnes nouvelles** (εὐαγγελίων) qu'il apportait<sup>5</sup>. »*

**Dans le judaïsme**, on attend un sauveur qui libérera le peuple de l'oppression étrangère. Dieu est le σωτήρ<sup>6</sup> qui enverra le messie en faveur des hommes pieux et d'Israël. Pour les juifs, le salut signifie traditionnellement que les païens sont vaincus et

---

<sup>5</sup> Inscription de Priène, CV, 35s, inscription traduite par J. ROUFFIAC, *Recherches sur les caractères du grec dans le Nouveau Testament*, Paris 1911, pp. 72s. Voir également : C. SPICQ, *Lexique théologique du Nouveau Testament* (réédition en un vol. des *Notes de lexicographie néotestamentaire*), Fribourg : Editions universitaires de Fribourg, Paris : Cerf, 1991, p. 1491, note 2.

<sup>6</sup> Psaumes de Salomon 3,6 ; 8,33 ; 16,4 ; 17,3.

chassés. Ainsi nous lisons dans les Psaumes de Salomon, qui sont proches de la piété pharisienne :

*« Que le salut du Seigneur soit sur Israël, son serviteur à jamais! Que les pécheurs périssent tous ensemble, loin du Seigneur, et que les saints du Seigneur héritent des promesses ! » (PsSal 12,6)<sup>7</sup> ».*

Le psaume messianique du 17<sup>e</sup> Psaume de Salomon décrit cette délivrance du pays de la souillure d'ennemis impurs (PsSal 17,45). Les pécheurs seront chassés (PsSal 17,23). Les nations impies seront exterminées (PsSal 17,24). L'homme familier du mal n'habitera plus avec les juifs (PsSal 17,27), et l'immigré et l'étranger ne séjourneront plus avec eux.

Le messie « possédera des peuples païens comme esclaves sous son joug [et] purifiera Jérusalem en la sanctifiant, comme aux origines » (PsSal 17,30). « Alors des nations viendront des extrémités de la terre pour contempler sa gloire » (PsSal 17,31) — elles se soumettront au messie d'Israël.

Cette attente est également très politique. Selon cette conception, le « salut » est surtout lié à la puissance politique des vainqueurs dont les moyens financiers leur permettent de faire des actes de générosité — manière implicite de manifester leur supériorité. Le salut est aussi lié à leur puissance militaire qui leur permet de faire régner la paix — paix qui est en fait « une paix de

---

<sup>7</sup> Trad. par P. PRIGENT in : DUPONT-SOMMER, A. & PHILONENKO, M. (éds.), *La Bible : Les écrits intertestamentaires* (Pléiade, 337), Paris : Gallimard, 1987.

fer », garantie par une oppression qui peut aller jusqu'au sang, comme celle des Romains<sup>8</sup>.

Après ce bref survol de l'utilisation du terme « sauveur » au premier siècle ap. J.-C., pouvons-nous dire que Jésus est un « sauveur » ?

Dans ce sens, certainement pas. Le terme « sauveur » (σωτήρ) a des connotations politiques auxquelles s'ajoutent des allusions aux richesses terrestres et à des contextes d'oppression. C'est peut-être la raison pour laquelle nous observons une grande retenue vis-à-vis de ce terme dans le Nouveau Testament. Mis à part dans les Pastorales et dans 2 Pierre<sup>9</sup>, il y est rarement utilisé.

Malgré l'absence générale du terme de « salut » en lien avec Jésus, il y **avait** certainement à l'époque de Jésus et dans le christianisme primitif une expérience correspondant à ce que nous désignons, nous, par le terme de « salut ».

Le mouvement de Jésus n'a pas eu recours à l'Exode, le motif central de salut dans l'Ancien Testament<sup>10</sup>, pour interpréter la

---

<sup>8</sup> K. WENGST, *Pax Romana. Anspruch und Wirklichkeit. Erfahrungen und Wahrnehmungen des Friedens bei Jesus und im Urchristentum*, München : Kaiser-Verlag, 1986.

<sup>9</sup> Pour les références voir note 2.

<sup>10</sup> Ce motif central (le Seigneur a fait sortir Israël du pays d'Égypte) se trouve dans toutes les strates de l'Ancien Testament et dans des contextes divers (voir p.ex. Exode 20,2 = Deutéronome 5,6 ; Psaume 81,11 ; Exode 29,46 ; Lévitique 19,36 ; Nombres 23,22 et 24,8 ; Deutéronome 6,12 ; 1 R 9,9 ; Néhémie 9,18 ; Jérémie 2,6 ; Daniel 9,15, etc.). Il s'agit donc de la confession de foi fondamentale d'Israël (ainsi M.

présence et l'intervention de Dieu dans le passé, le présent et le futur. Le symbole central qui exprime la présence salutaire de Dieu est dans le mouvement de Jésus celui du **Royaume de Dieu** (βασιλεία τοῦ θεοῦ). Cette symbolique est peu répandue dans le judaïsme. Le Royaume de Dieu et l'Exode désignent tous deux une réalité éprouvée, vécue, mais ils sont aussi utilisés pour décrire ce qu'on attend, ce qui viendra dans un futur plus ou moins proche. Ces deux « symboles du salut » ont un sens qui dépasse les réalités présentes. Paul ne recourt qu'une seule fois<sup>11</sup> — en passant — à la symbolique de l'Exode. Son « symbole » central pour exprimer le « salut » est la justification qui englobe présent et futur.

Cette absence du thème de l'Exode dans le mouvement de Jésus et chez Paul ne veut pourtant pas dire que la symbolique de l'Exode n'était pas vivante au premier siècle. Bien au contraire.

Chez Josèphe, historien hellénistique du premier siècle, nous lisons que les juifs avaient l'habitude de réciter le *Chema Israël*<sup>12</sup> le matin et le soir avec la récitation de textes rappelant l'Exode : « Deux fois par jour, au commencement de la journée et quand vient

---

WEBER, *Das antike Judentum. Gesammelte Aufsätze zur Religionssoziologie III*, Tübingen 1920, p. 58). Le message central de l'Exode a pu être exprimé par une confession de quelques mots, dans un hymne plus développé ou encore sous forme narrative comme celle d'Exode 1ss, cf. G. VON RAD, *Théologie de l'Ancien Testament (I), Théologie des traditions historiques d'Israël*, trad. en français par E. de PEYER, Genève, Paris 31971 (= trad. de la quatrième éd. allemande, revue et corrigée par l'auteur), pp. 156ss. L'Exode ne se réfère pas qu'au passé — il a aussi une fonction pour le présent et le futur (voir surtout Ésaïe 4,5s ; 10,24-26 ; 11,15s où la mention de l'Exode soutient l'espérance d'un nouvel Exode pour les exilés).

<sup>11</sup> 1 Corinthiens 10,1-13.

<sup>12</sup> Deutéronome 6,4.

l'heure de se livrer au sommeil, ils [les juifs] devront rendre témoignage à Dieu des bienfaits qu'il leur a accordés en les délivrant du pays des Egyptiens : tout ce qui peut attester la puissance de Dieu ainsi que sa bonté à leur égard, ils en porteront la mention écrite sur la tête et sur le bras, afin qu'on puisse voir de toutes parts la vive sollicitude dont Dieu les entoure ».<sup>13</sup>

Josèphe nous parle aussi de prophètes anonymes sous Antonius Félix qui ont incité leurs adhérents à s'abandonner aux puissances divines et à les suivre dans le désert. Là-bas, « Dieu leur montrerait des signes précurseurs de leur libération » (respectivement des signes et des miracles).<sup>14</sup> Ce départ pour un nouvel Exode est combattu de manière sanglante comme nous le raconte Josèphe dans la suite : « Félix, qui voyait là le commencement d'une révolte, envoya un détachement de cavalerie et d'infanterie lourde, qui en extermina un grand nombre ».<sup>15</sup> Josèphe nous parle également d'un prophète sous le procurateur Porcius Felix qui promet la délivrance et la fin de tout mal à qui le suivra dans le désert. Ce mouvement est aussi durement réprimé par les Romains.

Ces exemples montrent que la thématique de l'Exode (avec sa symbolique profonde) restait bien vivante au premier siècle.

---

<sup>13</sup> Josèphe, Ant IV, 213 trad. E. NODET (Flavius Josèphe, *Les Antiquités Juives*, Vol. II, Etablissement du texte trad. et notes par E. NODET avec la collaboration de S. BARDET et Y. LEDERMAN, Paris : Cerf, 1995).

<sup>14</sup> Josèphe, Bell II, 259 trad. française par A. PELLETIER (Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs*, t. II, Texte établi et trad. par A. PELLETIER, Paris : Les belles lettres, 1980).

<sup>15</sup> Josèphe, Bell II, 260, trad. française par A. PELLETIER, *op. cit.*

Mais encore une fois : Jésus et Paul n'y recourent pas. Dans la prière que Jésus enseigne à ses disciples, le Notre Père, il ne fait **pas** mention de l'Exode mais du Royaume de Dieu (βασιλεία τοῦ θεοῦ), quand il propose la formule : « que ton Royaume vienne », que nous avons l'habitude de traduire par « que ton Règne vienne » (Luc 11,2b). Dans le parallèle de Matthieu, nous lisons : « que ton Règne vienne, que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » (Matthieu 6,10).

Jésus n'agissait pas comme les résistants juifs sous l'Empire Romain. L'agressivité de ces derniers et leur haine envers les étrangers étaient inconnues dans le mouvement de Jésus. Contrairement à eux, Jésus n'a pas conduit les foules au désert, mais Jésus est sorti du désert qui borde le Jourdain et est allé **vers** les gens, dans les villages et les bourgs, surtout ceux de la campagne galiléenne. Au lieu de lutter contre les Romains, il a accueilli ceux qui collaboraient avec eux (des collecteurs d'impôts, des publicains : voir Marc 2,5ss), il a guéri le serviteur d'un centurion, un officier païen (vraisemblablement), et il a légitimé le paiement des impôts aux Romains (Marc 12,13ss).

Jésus n'a pas libéré son peuple de l'oppression des Romains. Il n'est pas le libérateur politique qui délivre les juifs de la domination étrangère. La libération salutaire qu'il a apportée n'est pas une libération politique. Elle est d'un autre genre. Elle a une dimension physico-psychique<sup>16</sup>, morale et sociale, et c'est dans ces dimensions que les êtres humains, hommes, femmes et enfants ont fait

---

<sup>16</sup> C'est-à-dire : physique et psychique.

l'expérience de ce que nous appelons le « salut ». Paul en parle aussi. Mais pour lui le Royaume de Dieu (la βασιλεία τοῦ θεοῦ) n'est plus un symbole central. Il l'a remplacé par la notion de justification — qui n'est pas seulement la justification à la fin des temps, mais désigne également la justification du pécheur dans le présent : Paul interprète la justification premièrement comme un jugement (dimension juridique) et deuxièmement comme la transformation de l'être humain par l'Esprit, par l'union à la mort du Christ.

Nous allons nous concentrer dans la suite de notre article sur la dimension physico-psychique, morale et sociale de l'expérience salutaire que des êtres humains ont vécu dans ou en contact avec le mouvement de Jésus. Nous essayerons aussi de rendre compte de cette expérience dans les communautés pauliniennes.

## B) L'EXPÉRIENCE DU SALUT DANS LE MOUVEMENT DE JÉSUS ET CHEZ PAUL

### **1) La dimension physico-psychique de l'expérience du salut**

#### *1. 1. Le mouvement de Jésus*

Des paroles et des récits rapportés par la tradition des quatre Évangiles nous montrent que des êtres humains ont fait l'expérience du salut d'une manière qui a touché profondément leur existence physique et psychique : ils l'ont expérimentée dans des guérisons et des exorcismes effectués par Jésus.

Ces récits de miracles ont sans doute subi plus ou moins de transformations lors de leur transmission orale parmi les disciples

(au sens large) de Jésus ainsi que parmi la population : on les a probablement racontés avec de plus en plus de « couleurs », on a pu exagérer ce qui s'était passé<sup>17</sup>. Certains récits ont dû être racontés (surtout dans la tradition populaire) comme des événements sensationnels semblables à d'autres récits de miracles connus. Il se peut même qu'on ait attribué à Jésus le récit d'un miracle se rapportant à un thaumaturge païen<sup>18</sup>.

Mais on ne peut pas nier que Jésus a effectivement agi comme thaumaturge, qu'il a vraiment accompli des guérisons et des exorcismes, qu'il a délivré des hommes, des femmes et des enfants souffrants de leur maladie, de leur possession. En Marc 5,25-34 nous lisons par exemple l'histoire d'une femme qui souffrait d'hémorragies depuis douze ans. Elle avait consulté beaucoup de médecins et « avait dépensé tout ce qu'elle possédait sans aucune amélioration ; au contraire, son état avait plutôt empiré » (5, 26). Malade et appauvrie, affectée d'une douleur physique, elle est dans une situation financière difficile et souffre en plus de la

---

<sup>17</sup> Prenons par exemple le récit de la multiplication des pains : alors que Marc (Marc 6, 30-44) compte cinq mille hommes, Matthieu (Matthieu 14.13-21 et 15, 32-39) ajoute que ce nombre est à comprendre *sans les femmes et les enfants*. On retrouve cette même tendance à l'exagération en Marc 1, 32ss où il est écrit que Jésus guérit "de nombreux malades", selon les parallèles en Matthieu 8, 16 et Luc 4, 40 il les guérissait *tous*.

<sup>18</sup> Marc 9,14ss, cf. G. THEISSEN, A. MERZ, *Der historische Jesus. Ein Lehrbuch*, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht 1996, p. 283 = *The Historical Jesus : A Comprehensive Guide*, trad. J. BOWDEN, London : SCM Press Ltd, p.302.

stigmatisation sociale que lui impose la société<sup>19</sup>. Au temps de Jésus, une femme qui a des pertes de sang est impure : personne ne peut s'asseoir sur un lit ou une chaise sur lesquels elle s'était assise sans devenir à son tour impur. Chaque objet, chaque personne qu'elle touche est dès lors impur. Sa maladie est contagieuse. Au-delà de la souffrance corporelle qu'elle endure, c'est une souffrance sociale qu'elle doit supporter : celle d'être stigmatisée, exclue, ce qui a forcément des retombées psychologiques. En venant dans la foule, cette femme ose toucher Jésus par derrière et est à l'instant guérie : « Sa perte de sang s'arrêta » (5,29). Mais Jésus s'aperçut qu'une force était sortie de lui et se retourna au milieu de la foule et dit : « Qui a touché mes vêtements ? » (5,30). Cette question semble ridicule vu la foule qui le presse. Le texte continue : « Alors la femme, craintive et tremblante, sachant ce qui lui était arrivé, vint se jeter à ses pieds et lui dit toute la vérité. Mais il lui dit : « Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix et sois guérie de ton mal ». (Marc 5,33-34). La finale, avec la parole d'encouragement de Jésus : « Ma fille, ta foi t'a sauvée, va en paix et sois guérie de ton mal » est sans analogie dans les récits de miracles de l'antiquité juive et païenne. Le motif de la foi qui guérit est une **spécificité chrétienne**<sup>20</sup> : Jésus, sur qui se focalisent de grands espoirs de guérisons, attribue la force de guérison à la personne qui souffre, qui a besoin de son aide. La

---

<sup>19</sup> Cf. Th. VOGT, *Angst und Identität im Markusevangelium. Ein textpsychologischer und sozialgeschichtlicher Beitrag*, NTOA 26, Freiburg/Schweiz : Universitätsverlag Freiburg, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1993, pp. 101-141.

<sup>20</sup> Cf. aussi Marc 11,22-24/Matthieu 21,21.

constatation « Ta foi t'a sauvé » pourrait signifier : « Ta foi t'a sauvé du suicide moral ».

C'est alors dans cette dimension physico-psychique qu'est concrètement expérimenté le Royaume de Dieu (la βασιλεία τοῦ θεοῦ). Une guérison, un exorcisme est selon l'interprétation de Jésus beaucoup plus qu'une simple guérison, beaucoup plus qu'un simple exorcisme : ce sont des moments, des éléments dans un drame mythique. Par les guérisons et les exorcismes se réalise déjà pour Jésus, ici et maintenant, la transformation merveilleuse du monde entier vers l'accomplissement total du Royaume de Dieu (βασιλεία τοῦ θεοῦ)<sup>21</sup>.

En ce qui concerne les guérisons, nous trouvons cette interprétation dans le raisonnement de Jésus interrogé par les disciples de Jean-Baptiste. Selon Matthieu 11,4s, l'attente vétérotestamentaire est accomplie en la personne de Jésus le thaumaturge : Jean-Baptiste, en prison, envoya des disciples à Jésus lui demander : « Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ? » (Matthieu 11,3). Jésus ne répond pas alors directement à la question des disciples de Jean. Il les renvoie à leur propre expérience : « Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez » et il continue en recourant aux formules d'espérance des

---

<sup>21</sup> G. THEISSEN, *Urchristliche Wundergeschichten : Ein Beitrag zur formgeschichtlichen Erforschung der synoptischen Evangelien*, StUNT 8, Gütersloh : Gütersloher Verlagshaus Gerd Mohn 1974, p. 274 = *The Miracle Stories of the Early Christian Tradition*, trad. F. MCDONAGH, ed. J. RICHES, Edinburgh : T&T Clark, 1983, p. 278.

prophètes vétérotestamentaires<sup>22</sup> : « les aveugles retrouvent la vue et les boiteux marchent droit, les lépreux ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres » (Matthieu 11,5). Avec cette réponse, Jésus fait écho à l'espérance juive selon laquelle, à l'époque messianique, les maladies, les causes de tristesse et toutes les misères disparaîtront et seront remplacées par un nouvel éon, un « temps nouveau »<sup>23</sup>. Mais, selon lui, le nouvel éon, l'époque nouvelle commence **déjà** avec ces guérisons. Ici la volonté salutaire de Dieu est tangible, ici le Royaume de Dieu (la βασιλεία τοῦ θεοῦ) est un avant-goût de ce qui se manifestera dans toute sa grandeur dans un futur proche<sup>24</sup>.

Les exorcismes sont aussi des signes de la venue du Royaume. Ainsi, nous voyons Jésus répliquer aux pharisiens qui lui reprochaient de ne chasser « les démons que par Béalzéboul, le chef des démons » (Matthieu 12,24) : « Tout royaume divisé contre lui-même court à la ruine ; aucune ville, aucune famille, divisée contre elle-même, ne se maintiendra. Si donc Satan expulse Satan, il est divisé contre lui-même: comment alors son royaume se maintiendra-t-il? Et si c'est par Béalzéboul que moi, je chasse les démons, vos disciples, par qui les chassent-ils ? Ils seront donc eux-mêmes vos juges. Mais si c'est **par l'Esprit de Dieu que je**

---

<sup>22</sup> Ésaïe 61,1 ; 35,5ss ; 42,18ss ; éventuellement aussi aux récits en 1 Rois 17,17-14 ; 2 Rois 4,18-37 ; 5,1-27.

<sup>23</sup> U. LUZ, *Das Evangelium nach Matthäus, Matthäus 8-17*, EKK I/2, Zürich, Braunschweig : Benzinger Verlag, Neukirchen-Vluyn : Neukirchener Verlag 1990, p. 169.

<sup>24</sup> Voir p.ex. la parabole du grain de moutarde Marc 4,30-32 et par.

**chasse les démons, alors le Règne [le Royaume] de Dieu vient de vous atteindre** » (Matthieu 12, 25-28).

À chaque fois que Jésus délivre un possédé d'un démon, à chaque fois qu'il chasse les démons — alors, le Règne de Dieu vient d'atteindre les hommes.

*1. 2. Paul*

Paul par contre n'a pas été guéri de sa maladie. Il connaît le charisme de la guérison (2 Corinthiens 12,9) et affirme avoir effectué des signes miraculeux, des prodiges, des actes de puissance (2 Corinthiens 12,12). Ayant une écharde dans sa chair, il a prié trois fois le Seigneur de l'écarter de lui (2 Corinthiens 12,8). Mais celui-ci lui a déclaré : « Ma grâce te suffit ; ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse » (2 Corinthiens 12,9).

Le fondement de la théologie de Paul était sa rencontre avec le Ressuscité. Avec celui qui est de condition divine, mais « qui s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur, devenant semblable aux hommes, [et par l'aspect, trouvé comme un homme] » qui « s'est abaissé, devenant obéissant jusqu'à la mort, à la mort sur une croix » (Philippiens 2, 7-8).

Et cette descente dans les profondeurs, dans le tréfonds de l'existence humaine, cette descente dans la souffrance et la mort est le point de départ et la raison de son élévation par Dieu comme l'exprime l'hymne que Paul cite en Philippiens 2,6-11 :

*« Lui qui est de condition divine  
n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de  
Dieu.*

*Mais il s'est dépouillé,*

*prenant la condition de serviteur,  
devenant semblable aux hommes,  
et, reconnu à son aspect comme un homme,  
il s'est abaissé,  
devenant obéissant jusqu'à la mort,  
à la mort sur une croix.  
C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé  
et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom,  
afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse,  
dans les cieux, sur la terre et sous la terre,  
et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus-  
Christ,  
à la gloire de Dieu le Père. »<sup>25</sup>*

La mort et la résurrection du Christ structurent de manière fondamentale la théologie et la vie de Paul : l'existence de Christ est le modèle de l'existence des chrétiens. Le Christ qui s'est rendu faible et vulnérable, qui est descendu dans les profondeurs de la mort et qui a été ressuscité par Dieu puis élevé nous montre ce qu'est l'existence et l'espérance des chrétiens. Dans leur existence précaire, dans leur faiblesse et maladie, ils portent les marques du Christ auquel ils sont associés par le baptême comme l'exprime Paul en Romains 6, 4-5 :

*« Par le baptême, en sa mort, nous avons donc été ensevelis  
avec lui, afin que, comme Christ est ressuscité des morts par*

---

<sup>25</sup> Trad. TOB.

*la gloire du Père, nous menions nous aussi une vie nouvelle. Car si nous avons été totalement unis, assimilés à sa mort, nous le serons aussi à sa Résurrection ».*<sup>26</sup>

Pour les chrétiens, la mort et la résurrection sont représentées rituellement dans le baptême. Ce rituel du baptême est le champ d'expérience intense de l'union au Christ et à sa vocation : l'assimilation à sa mort qui est le point de repère pour la résurrection. Le désir que Dieu ne nous abandonne pas dans la mort, qu'il puisse vaincre les forces destructrices de la mort pour que la vie triomphe définitivement sur la mort se concentre pour Paul dans la mort et la résurrection du Christ et est signifié dans le baptême. Cette victoire de la vie sur les forces destructrices de la mort qui s'exprime de manière vivante dans le mouvement de Jésus par des guérisons, des exorcismes et quelques récits de réanimations trouve dans le christianisme paulinien son expression dans la symbolique du Christ mort et ressuscité, présentée et vécue concrètement dans le rituel du baptême.

## **2) La dimension morale de l'expérience du salut**

### *2. 1. Mouvement de Jésus*

L'expérience du salut est une expérience qu'ont faite des êtres humains qui étaient coupés de la société juive en raison de leur condition de pécheurs, de prostituées et de collecteurs d'impôts. Jésus les a acceptés, il a mangé avec des collecteurs d'impôts (Marc

---

<sup>26</sup> Trad. TOB.

2,14.15-17) et s'est laissé oindre par une pécheresse (Luc 7,36-50). Cette manière d'agir était si caractéristique qu'on disait péjorativement de lui qu'il était « un glouton et un ivrogne, **un ami des collecteurs d'impôts et des pécheurs** » (Matthieu 11,19//Luc 7,34).

Au sein du judaïsme de l'époque, des mouvements juifs de renouveau voulaient réaliser un Israël meilleur, plus « pur », en radicalisant certaines normes de la Torah et de sa mise en pratique. Ils ont érigé des barrières à l'intérieur du peuple en assimilant les Juifs qui ne répondaient pas à leurs interprétations radicales de la Torah à des Israélites de second rang ou même à des païens. Ainsi, la séparation qui existait entre les juifs et les païens (distinction intérieure-extérieure) s'est déplacée à l'intérieur même du peuple juif<sup>27</sup>.

Dans la tradition synoptique du Nouveau Testament, ce sont surtout les pharisiens qui apparaissent comme ceux pour qui les lois de pureté sont centrales. Selon eux, les lois de pureté ne valent pas seulement pour le prêtre lors du service au temple, mais elles doivent être suivies par chaque juif partout et à chaque moment. Ainsi, l'idéal pharisien est de vivre la pureté des prêtres dans le quotidien. La peur d'être souillé par ceux qui vivent leur judaïsme d'une manière moins stricte a entraîné une séparation d'avec ces « impurs » : ils n'ont pris leurs repas qu'entre pharisiens et se sont

---

<sup>27</sup> G. THEISSEN, *Le Christianisme de Jésus. Ses origines sociales en Palestine*, trad. de l'allemand et présenté par B. LAURET, relais Desclée 6, Paris 1978, p. 115.

strictement séparés des pécheurs et collecteurs d'impôts. Voilà ce qu'est la barrière dressée à l'intérieur du peuple juif séparant les juifs de ceux qu'ils considéraient comme impurs.

Jésus n'a pas partagé cette pratique d'exclusion et de stigmatisation des groupes marginaux et défavorisés et il s'est opposé à l'idéologie sous-jacente à cette pratique. Jésus était solidaire de ceux qui étaient stigmatisés par la société : il a mangé avec des collecteurs d'impôts et des pécheurs (Marc 2,15). Au lieu d'être dominé par la peur d'être contaminé par l'impureté de ces *outsiders*, il considère que sa pureté est contagieuse<sup>28</sup>, qu'elle peut sauver ces impurs. C'est ainsi qu'il peut justifier son attitude en répondant aux pharisiens : « Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades ; je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs » (Marc 2,17). Dans la solidarité, dans la commensalité avec Jésus, des exclus, des gens moralement méprisés ont vécu une expérience salutaire : celle d'être accepté par Jésus, attitude qui exprime — selon l'interprétation des évangélistes — l'accueil de la part de Dieu<sup>29</sup>. Sa volonté de salut brise les barrières normatives qui séparent et excluent les pécheurs et les collecteurs

---

<sup>28</sup> Voir le discours d'envoi en mission en Luc 10,5ss et G. THEISSEN, *Jesus, op. cit.*, p. 380. Le concept de « pureté offensive » est ici sous-jacent : ce n'est pas l'impureté qui est contagieuse mais à l'inverse, c'est la pureté qui l'est. Par conséquent la pureté ne doit plus être protégée de l'impureté. **La pureté est plus forte que l'impureté.** Elle ne peut plus être contaminée, mais c'est elle qui « contamine » et qui se répand, voir : K. BERGER, « Jesus als Pharisäer und frühe Christen als Pharisäer », in : *NT 30* (1988), pp. 231-262, ici : pp. 240ss et Th. VOGT, *op.cit.*, p. 118.

<sup>29</sup> La rémission des péchés est dans l'AT une des prérogatives de Dieu; en Marc 2,10-12 c'est Jésus qui détient ce pouvoir.

d'impôts. Au chapitre 7 de son Évangile, Luc nous parle de pharisiens et de scribes qui murmuraient : « Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ». La réponse à ce mécontentement est formulée dans trois paraboles qui expriment la joie de retrouver ce qui était perdu : la parabole de la brebis perdue, la parabole de la pièce retrouvée et la parabole du fils prodigue parlent toutes les trois de cette joie. Dans la parabole du fils prodigue, le fils cadet a consommé l'héritage qui lui appartenait « dans une vie de désordre » (Luc 15,13), il est — si l'on veut — en fin de droit. Il a tout perdu et doit finalement garder des porcs — ce qui montre bien son impureté. Il se considère lui-même comme un pécheur et ne se trouve plus digne d'être le fils de son père. Mais celui-ci court à sa rencontre, bien qu'un homme honorable ne coure pas en Orient à cette époque. Le père se jette à son cou et le couvre de baisers (15,20), il le réinstalle dans sa position de fils et fait organiser une grande fête. Le fils aîné (qui rappelle les pharisiens et les scribes qui murmurent en introduction aux trois paraboles) est en colère. Le père sort alors à sa rencontre et lui explique, en l'invitant à accueillir son frère : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé ».

Dans les récits des repas de Jésus avec des pécheurs et des collecteurs d'impôts, ainsi que dans ces paraboles transparait déjà la réalité du Royaume de Dieu dans la mesure où nous y trouvons l'illustration de l'amour de Dieu qui va au-delà des barrières que les gens pieux ont dressées en faveur d'un Israël pur. Au lieu de faire une séparation, Jésus s'adresse indifféremment aux uns et aux

autres ; il œuvre en faveur de l'intégration à l'intérieur de la société juive de ceux qui sont mis en marge — au nom de la morale — en tant que pécheurs. Son attitude ne doit pas être confondue avec l'idéologie d'un « *anything goes* » — tout est possible — avec une « tolérance » qui accepterait tout par flegme ou par manque d'intérêt. En effet, Jésus a atténué les normes concernant la pureté extérieure qui séparent les êtres humains. Contre les règles rituelles de pureté qui séparent les hommes, il a jugé la pureté intérieure plus importante que la pureté extérieure<sup>30</sup>. S'il a atténué les normes de pureté extérieure qui séparent les êtres humains, il a en revanche radicalisé les normes **universelles** qui unissent : celles de l'amour du prochain et de l'ennemi, qui répondent à l'amour de Dieu. Cet amour est illustré par l'attitude du Père, qui, dans la parabole du Fils prodigue, court à la rencontre du pécheur impur. Dans le récit de la pécheresse qui oint les pieds de Jésus, **l'amour** de celle-ci est fortement souligné — il dépasse largement l'hospitalité du pharisien Siméon (Luc 7,47) ; comme celui de Zachée, le chef des collecteurs d'impôts, qui fait don de la moitié de ses biens aux pauvres (Luc 19,8) — contrairement au notable pieux qui ne peut pas se séparer de ses biens (Luc 18,18-23).

Des expériences comme celles-ci sont-elles à l'arrière-plan de la parabole des deux fils dont le premier déclare ne pas vouloir travailler dans la vigne du père, mais y va finalement pris de remords, tandis que le deuxième déclare vouloir y travailler sans y aller (Matthieu 21,28-30) ? Jésus interprète la parabole de la

---

<sup>30</sup> Marc 7,18b-23.

manière suivante : « En vérité, je vous le déclare, collecteurs d'impôts et prostituées vous précèdent dans le Royaume de Dieu » (Matthieu 21,31).

## 2. 2. Paul

Alors que Jésus a brisé les séparations à l'intérieur de la société juive, Paul a brisé la séparation entre juifs et païens. Comme Jésus, Paul a accentué les normes universelles au détriment des normes rituelles juives qui ont une fonction de séparation sociale.

Par conséquent, Paul le juif a mangé avec les païens. Et il était d'avis que la circoncision n'était pas une condition requise pour mener une existence chrétienne. Paul comme Jésus a été critiqué par des juifs pieux. Les judéo-chrétiens s'opposent tout au long de son existence à son attitude d'ouverture envers les païens. Paul doit se battre pour l'acceptation des païens dans la communauté chrétienne. Lorsque, par exemple, les judéo-chrétiens d'Antioche — qui ont à leur tête Céphas — cessent de partager leurs repas avec les païens parce que des gens envoyés par Jacques sont venus leur en faire le reproche, Paul proteste fermement en soulignant « que l'homme n'est pas justifié par les œuvres de la loi, mais seulement par la foi de Jésus-Christ ; nous avons cru, nous aussi, en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi du Christ et non pas par les œuvres de la loi, parce que par les œuvres de la loi, personne sera justifié » (Galates 2,16). Les païens comme les juifs sont des pécheurs (Galates 2,17 ; Romains 1,18-3,20). Au péché qui concerne toute l'humanité (aucun de ces deux groupes ne peut donc revendiquer un avantage sur l'autre) correspond chez Paul la justification offerte à tous sans distinction en Christ : « C'est en lui

en effet que la justice de Dieu est révélée, par la foi et pour la foi, selon qu'il est écrit : celui qui est juste par la foi vivra » (Romains 1,1). Le chrétien participe à la mort du Christ (Galates 2,19), c'est en sa mort que réside le salut (Galates 2,21).

À la suite du conflit antiochien, Paul formule des paroles assez critiques vis-à-vis de la loi juive (Galates 3-4). L'expérience que la loi peut aussi être une lettre qui tue (2 Corinthiens 3,6), qu'elle sépare juifs et chrétiens est sous-jacente à ces critiques.

Dans le mouvement de Jésus, on s'est référé à l'amour de Dieu qui « court à la rencontre » du pécheur (Luc 15,1-32), Paul par contre se réfère à la mort et la résurrection du Christ pour motiver l'ouverture envers les païens. L'union au Christ se vit dans le rite du baptême, le dépassement des barrières se vit concrètement dans les repas en commun, dans la sainte Cène. Voilà le champ d'expérimentation entre judéo- et pagano-chrétiens.

### **3) La dimension sociale de l'expérience du salut**

#### *3. 1. Mouvement de Jésus*

Ceux qui ont fait cette expérience du salut étaient aussi des êtres humains qui étaient discriminés socialement, qui étaient tout en bas de l'échelle sociale, qui étaient sans pouvoir et par conséquent livrés aux autres. Jésus ne les a pas laissés de côté, il s'est tourné vers eux, il a proclamé heureux les pauvres,<sup>31</sup> les affamés, ceux qui pleurent :

---

<sup>31</sup> Luc vise en Luc 6,20b les pauvres dans un sens littéral comme le montre son « malheureux, vous les riches » en Luc 6,24.

«Heureux, vous les pauvres : le Royaume de Dieu est à vous.  
Heureux, vous qui avez faim maintenant : vous serez rassasiés.

Heureux, vous qui pleurez maintenant : vous rirez » (Luc 6,20b-21).

Jésus s'est aussi tourné vers les enfants. Contrairement à la situation que nous connaissons en Occident de nos jours, les enfants à l'époque n'étaient pas valorisés : ils étaient non seulement ignorés et rejetés au sein de la société<sup>32</sup>, mais aussi repoussés par les disciples auxquels Jésus doit dire : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez par, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux » (Marc 10,14).

Ceux qui sont pauvres, ceux qui ont faim, ceux qui pleurent, ainsi que les enfants ont tous en commun le fait d'être sans pouvoir, sans possibilité de s'autodéterminer, et le fait qu'ils sont souvent opprimés, ne serait-ce « que » structurellement.

Ce manque de pouvoir les rend faibles et fait d'eux des victimes potentielles. Ils n'ont pas ou peu de moyens pour s'opposer aux injustices. Jésus ne reste pas indifférent. Non, il se tourne vers ces êtres humains sans pouvoir et les proclame heureux puisqu'ils participeront au Royaume de Dieu. Jésus « réactive » alors la

---

<sup>32</sup> Voir : W. STEGEMANN, « Lasset die Kinder zu mir kommen. Sozialgeschichtliche Aspekte des Kinderevangeliums », in : *Traditionen der Befreiung. Sozialgeschichtliche Bibelauslegungen, Bd. 1 : Methodische Zugänge*, hg.v. W. SCHOTTROFF und W. STEGEMANN, München : Kaiser, Gelnhausen, Berlin, Stein : Burckhardt-Laetare, 1980, pp. 114-144, ici particulièrement pp. 118-125.

tradition vétérotestamentaire qui souligne que Dieu est en priorité le Dieu des faibles (Psaume 10,14)<sup>33</sup>, le Dieu des émigrés, de l'orphelin et de la veuve (Psaume 146,9). Ainsi, Jésus redonne aux faibles une estime d'eux-mêmes, il leur rend leur honneur et change indirectement la perception et la pratique de ses adhérents à leur égard. Beaucoup d'exégètes pensent que le verset « laissez les enfants venir à moi, car le Royaume de Dieu est à ceux qui sont comme eux » a joué un rôle clé dans les premières communautés vis-à-vis de ceux qui s'opposaient au baptême des enfants<sup>34</sup>. Selon une autre interprétation, ce verset a eu la fonction d'encourager des chrétiens à adopter des enfants abandonnés, car l'abandon des nouveau-nés était fréquent dans l'antiquité<sup>35</sup>. Le changement de perspectives sociales, la valorisation des petits, de ceux qui sont en bas, de ceux qui sont sans pouvoir constituent pour ceux qui en étaient les bénéficiaires une expérience concrète du salut.

### 3. 2. Paul

Dans les communautés pauliniennes, la plupart des membres étaient socialement défavorisés. Dans sa Première Epître aux Corinthiens, Paul fait le lien entre la croix du Christ qui est folie pour ce monde, pour ceux qui sont arrivés et reconnus, et la composition de la communauté à Corinthe :

*« Considérez, frères, qui vous êtes, vous qui avez reçu l'appel de Dieu : il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages aux yeux*

---

<sup>33</sup> *Le faible s'abandonne à toi, tu viens en aide à l'orphelin* (Psaume 10,14).

<sup>34</sup> Cf. J. JEREMIAS, *Le baptême des enfants dans les quatre premiers siècles*, trad. B. HÜBSCH et F. STÖSSEL, Le Puy, Lyon X : Mappus, 1967.

*des hommes, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de gens de bonne famille. Mais ce qui est folie dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages ; ce qui est faible dans le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est vil et méprisé, ce qui n'est pas, Dieu l'a choisi pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune créature ne puisse s'enorgueillir devant Dieu. C'est par Lui que vous êtes dans le Christ Jésus, qui est devenu pour nous sagesse venant de Dieu, justice, sanctification et délivrance, afin, comme dit l'Écriture, que celui qui s'enorgueillit, s'enorgueillisse dans le Seigneur ».*<sup>36</sup>

Dans les communautés chrétiennes, l'expérience de la valorisation des faibles, de ceux qui étaient socialement laissés pour compte a pu être vécue concrètement. Ce qui caractérise ces communautés, c'est qu'elles ne se contentent pas de regrouper des gens faibles et démunis (contrairement à ce qui était habituel dans l'antiquité comme le montre par exemple l'existence d'associations d'esclaves qui ne se réunissaient qu'entre eux). Non, les communautés pauliniennes étaient des communautés mixtes où il y avait, même si ce n'était pas en grand nombre, des sages aux yeux des humains, des puissants et des gens de bonne famille.

En accueillant les faibles, Jésus n'avait pas simplement inversé les valeurs en vigueur dans la société : l'accueil des pauvres ne

---

<sup>35</sup> W. STEGEMANN, *op.cit.*, p. 128-137ss.

<sup>36</sup> 1 Corinthiens 1,26-31.

signifiait pas l'exclusion des riches. De ce fait, puisque Jésus n'avait **pas** exclu les riches, il y avait dans les communautés pauliniennes comme dans le mouvement de Jésus des personnes plus aisées qui étaient des disciples du Christ. Ainsi on vivait — non sans problèmes il est vrai, mais on vivait — à l'intérieur des communautés pauliniennes cette révolution interne consistant à reconnaître une valeur à des gens provenant de groupes non privilégiés. Ces gens ont tous part à l'Esprit Saint qui peut s'exprimer dans le culte sans distinction aussi bien par la bouche de ceux qui sont aisés que par la bouche de ceux — hommes et femmes — qui sont stigmatisés par la société sur le plan social. Dans une communauté de frères et de sœurs, le maître est le frère de son esclave comme nous le montre l'Épître à Philémon. Tous, si disparates soient-ils, forment ensemble le corps du Christ (1 Corinthiens 12,12ss) : « car nous avons tous été baptisés dans un seul Esprit en un seul corps, Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit » (1 Corinthiens 2,13). Dans le culte et notamment lors de la sainte Cène, des êtres humains en marge de la société ont pu faire concrètement l'expérience du salut, de ce que veut dire être sauvé, justifié en Christ.

### C) CONCLUSION

Jésus n'était **pas** un sauveur au sens que ce terme avait pris dans la société de l'époque : ce n'était ni un sauveur politique apportant le salut par la force des armes, ni un riche bienfaiteur faisant preuve de générosité pour se faire vénérer et pour stabiliser son pouvoir.

Au contraire, l'expérience du salut qu'il apportait était une expérience qui pouvait être vécue concrètement dans le corps, dans la manière de reconsidérer la valeur morale des gens et dans la manière d'engager des relations sociales. Autrement dit, c'était une expérience qui touchait aussi bien la dimension physico-psychique que les dimensions morales et sociales de l'être humain. C'est une manière de dire qu'il ne faut pas continuellement dissocier ces dimensions parce que, comme nous l'avons vu, elles sont souvent étroitement liées.

Pour l'être humain antique, des déficits sur le plan physico-psychique, moral et social étaient des obstacles pour entrer en contact avec le divin, pour être en communion, en « *koinonia* », avec le sacré : on estimait par exemple que seul l'homme libre pouvait participer entièrement au νοῦς (l'intelligence) et rencontrer Dieu. Il en est autrement en Christ : en se solidarissant avec les exclus et les marginalisés, Jésus a prôné, vécu et également fait vivre le Royaume de Dieu. Le Christ est mort de la mort considérée comme la plus abjecte dans l'antiquité : la croix était le supplice réservé aux bandits et aux esclaves. Or c'est justement le Christ crucifié qui est au centre des communautés chrétiennes. C'est à travers lui que s'exprime le salut, la justification du pécheur, du juif et du païen, du pauvre et du riche, de l'homme, de la femme et de l'enfant. Dans la communauté, par l'expérience de l'Esprit saint et de la sainte Cène, a été vécu (pas toujours d'une manière idéale et non sans problème, il est vrai...) dans un sens profond et existentiel ce que la formule baptismale de Galates 3,28 exprime si bien :

*« Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ ' (Galates 3,28).*

Voici une expérience salutaire.

## LA FOI CHRÉTIENNE EST-ELLE NÉCESSAIREMENT INTOLÉRANTE ?

PRÉDICATION SUR LE 1<sup>ER</sup> ARTICLE DE LA DÉCLARATION  
THÉOLOGIQUE DE BARMEN<sup>1</sup> (JEAN 14,6)

**Gerd THEISSEN,**

Professeur de Nouveau Testament à Heidelberg<sup>2</sup>

*« Je suis le chemin et la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi » (Jean 14,6).*

*« En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis mais qui escalade par un autre côté, celui-là est un voleur et un meurtrier<sup>3</sup>. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé » (Jean 10,1 et 9).*

*« Jésus-Christ, tel qu'il nous est attesté dans l'Écriture sainte, est l'unique Parole de Dieu. C'est elle seule que nous devons*

---

<sup>1</sup> Cf. *Confessions de foi réformées contemporaines*, Genève, Labor et Fides, 2000 : texte et exposé de Félix MOSER, p.33-56. La déclaration date du Synode de l'Église confessante, 29-31 mai 1934.

<sup>2</sup> Gerd THEISSEN, *Lebenszeichen. Predigten und Meditationen*, Chr. Kaiser/Gütersloher Verlagshaus, 1998, 144-150. Cette prédication a été donnée le 18.9.1994. Elle a été traduite par Henry MOTTU.

<sup>3</sup> *Mörder*, selon Luther.

*écouter ; c'est à elle seule que nous devons nous fier, à elle seule que nous devons obéissance dans la vie et dans la mort.*

*Nous rejetons la fausse doctrine selon laquelle l'Église aurait, en dehors et à côté de cette unique Parole de Dieu, à reconnaître d'autres sources de sa prédication, c'est-à-dire d'autres événements et d'autres puissances, d'autres figures et d'autres vérités qui seraient aussi révélation de Dieu<sup>4</sup> ».*

Je suis le chemin et la vérité et la vie — de ces paroles de Jésus émane une grande chaleur, lorsque l'on se trouve dans une situation sans issue ; lorsque aucun chemin n'est visible quant à la poursuite de la vie. Quand une voix en nous dit : tout est vain. Alors ces paroles sont une merveilleuse réponse (*Gegenstimme*) à notre désespoir : malgré tout, il y a un chemin ! Il y a la vie ! Il y a une vraie vie ! Il y a un chemin vers Dieu !

Mais cette parole a une phrase supplémentaire qui paraît à beaucoup de gens dure et froide. Jésus dit : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi ». Est-ce qu'on ne coupe pas par là à beaucoup d'êtres humains le chemin vers Dieu ? Est-ce que nos concitoyens musulmans, qui prient dans environ 700 mosquées en Allemagne, n'ont pas accès à Dieu ? Et qu'en est-il des Juifs ? Ont-ils encore besoin d'un chemin vers le Père, alors qu'ils étaient depuis toujours ses enfants ? Ce sont eux

---

<sup>4</sup> Déclaration théologique de Barmen, thèse 1, *op. cit.*, p. 35-36.

qui nous ont ouvert le chemin vers le seul et unique Dieu — et non pas nous ! Et qu'en est-il de nos amis qui se sont éloignés du christianisme et qui sont pourtant des gens estimables ? Peut-on aujourd'hui encore parler de manière aussi dure que Jésus dans l'Évangile de Jean ? Est-ce que cela n'est pas intolérant ?

Il n'y a que dans un cas que l'on peut être intolérant et où l'on doit parler de manière intolérante. On doit être intolérant vis-à-vis de l'intolérance. J'aimerais montrer cela à l'aide de deux situations.

La première situation nous ramène il y a soixante ans, la deuxième année après la venue au pouvoir de Hitler. La résistance dans l'Église contre lui se forma à l'époque sous cette parole : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi ». C'est avec cette parole biblique qu'est introduite la première thèse de la Déclaration théologique de Barmen en 1934 — qui marque le début d'une conversion du protestantisme hors de son effroyable chemin de traverse (*Irrweg*), un chemin qui avait commencé bien avant Hitler.

Déjà les guerres de libération contre Napoléon au début du XIXe siècle furent vécues par beaucoup comme un réveil religieux. Depuis lors les protestants identifièrent de plus en plus la cause de leur nation avec celle de Dieu. Quand, en 1870, dans une guerre malheureuse contre la France, les Allemands furent vainqueurs à Sedan, l'empereur Guillaume dit : « Quel tournant grâce à la providence de Dieu ! » Quand les jeunes soldats entrèrent en guerre en 1914 il était gravé sur leurs casques à pointe : « Dieu avec

nous ! » Beaucoup virent dans la montée en puissance de l'Allemagne la volonté de Dieu. Dieu se révélait pour eux dans le destin national. Le protestantisme devint un protestantisme national et aux yeux de celui-ci il était incompréhensible que les Allemands aient perdu la première guerre mondiale. Comment Dieu avait-il pu laisser faire quelque chose de pareil ! Cela ne pouvait être qu'une épreuve sur le chemin conduisant à une Allemagne plus puissante, plus respectée et plus forte.

La plupart des protestants avaient vécu l'époque de la république de Weimar — avec de faibles gouvernements et des crises économiques répétées — comme une humiliation. Ils avaient la nostalgie d'un gouvernement fort, susceptible de redonner aux Allemands leur conscience d'eux-mêmes mise à mal. C'est ainsi qu'arriva à nos yeux l'incompréhensible, l'incroyable : la majeure partie des chrétiens protestants (on calcula déjà à l'époque environ 80 %) salua la venue au pouvoir de Hitler. Beaucoup virent en lui le doigt de Dieu. L'un des théologiens les plus en vue, un professeur d'université<sup>5</sup>, dit alors : quand, dans des temps de crise et d'épreuve, se réalise par un chef (*Führer*) la « vocation de notre peuple à une vie authentique et digne », « alors nous avons entendu en vérité plus qu'une voix humaine ». Hitler était devenu ici le *Führer* vers la vérité et la vie. Sa voix était la voix de Dieu. Il était le salut. D'où le fait qu'on saluait avec un « *Heil Hitler* ».

---

<sup>5</sup> Paul Althaus, théologien luthérien de Marbourg.

Je dois l'avouer : quand je lis cela aujourd'hui, la colère, la rage et la honte me tombent dessus. Ma consolation : il y eut aussi alors des chrétiens qui se mirent en colère devant de telles affirmations. Et davantage encore : ils firent quelque chose contre cela.

Hitler voulait « mettre au pas » les Églises, c'est-à-dire en faire les instruments de sa politique criminelle. Avec l'Église catholique il conclut un concordat<sup>6</sup> et fit des promesses qu'il ne tint pas ensuite. Les représentants politiques du catholicisme acceptèrent, probablement en contrepartie, la loi des pleins pouvoirs qui fit de Hitler un dictateur. Le peuple catholique, qui était beaucoup plus clairement opposé à Hitler que la majorité des protestants, fut alors trahi par ses dirigeants. Hitler fit jouer la hiérarchie contre les catholiques ! Chez les protestants il choisit une autre stratégie. Il mobilisa le peuple de l'Église contre les directions d'Église. Par des élections il obligea tous les protestants à y participer et élire ses partisans, les « chrétiens-allemands ». Des gens qui n'étaient jamais allés à l'église et qui ne s'y étaient jamais intéressés par ailleurs s'efforcèrent d'obtenir de nouvelles majorités dans les directions ecclésiastiques et les synodes. Les anciennes directions furent démisées. Avec trois exceptions : à Hanovre, dans le Wurtemberg et en Bavière les Églises restèrent « intactes ».

Que voulaient les chrétiens nationaux-socialistes ? L'un des points les plus importants dans leur programme était le renvoi de

---

<sup>6</sup> 20 juillet 1933.

tous les pasteurs d'ascendance juive et le refus de recevoir des Juifs comme membres de l'Église. Mais la résistance s'organisa. Il y avait en Allemagne environ 18'000 pasteurs. 4'000 d'entre eux déclarèrent qu'ils n'accepteraient jamais de déposer des pasteurs d'ascendance juive. Plus tard d'autres se joignirent à eux. Ce fut l'heure de la naissance de l'Église confessante — une contre-Église opposée à l'Église officielle qui était dominée presque partout par les nazis. Cette contre-Église convoqua des synodes libres. Au cours du premier synode confessant de Barmen une Déclaration fut rédigée, qui dans sa première thèse prend le mal à la racine. Contre la thèse selon laquelle Hitler était le chemin vers la vérité et la vie, elle mit les deux paroles tirées de l'Évangile de Jean !

Jésus-Christ parle : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi ». Et on ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre pas par la porte dans l'enclos des brebis mais qui escalade par un autre côté, celui-là est un voleur et un meurtrier. Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ».

Il faut se représenter la situation. Par une combinaison de citations bibliques il est dit : si Hitler prétend montrer le salut — alors il est un voleur et un meurtrier. Qui avait des oreilles pour entendre avait alors déjà compris cela !

Mais pourquoi Hitler avait-il pu devenir la voix de Dieu pour d'aussi nombreux protestants ? Pourquoi cherchaient-ils le salut en lui ? Parce que pour eux la nation était devenue le bien suprême.

Parce qu'ils croyaient : *Deutschland, Deutschland über alles !* Parce que la valeur suprême était pour eux : celui qui élève cette nation au-dessus de toutes les autres, celui-ci est mandaté par Dieu. À côté de l'Évangile, à côté de la voix de Jésus, à côté de la Bible, ils reconnaissaient encore d'autres voix comme étant la voix de Dieu. C'est contre cela que s'élève la Déclaration de Barmen. Elle dit carrément :

*« Nous rejetons la fausse doctrine selon laquelle l'Église aurait, en dehors et à côté de cette unique Parole de Dieu, à reconnaître d'autres sources de sa prédication, c'est-à-dire d'autres événements et d'autres puissances, d'autres figures et d'autres vérités qui seraient aussi révélation de Dieu ».*

Quels étaient ces autres événements ? C'étaient les guerres dans lesquelles l'Allemagne avait vaincu. Quelles étaient ces autres puissances ? C'étaient la nation et l'État, qui pour beaucoup étaient la voix de Dieu sous la forme de la loi. Quelles étaient ces autres figures ? C'étaient des figures comme Hitler ! Quelles étaient ces autres vérités ? C'était l'idéologie national-socialiste qui disait : est vrai ce qui sert la nation et la race. Contre tout cela il est dit :

*« Jésus-Christ, tel qu'il nous est attesté dans l'Écriture sainte, est l'unique Parole de Dieu. C'est elle seule que nous devons écouter ; c'est à elle seule que nous devons nous fier, à elle seule que nous devons obéissance dans la vie et dans la mort ».* Lui — et aucun autre.

Tout cela est certes du passé. Mais cela peut redevenir actuel à tout moment. Certains politiciens évoquent déjà la question de

savoir si la nation n'aurait pas une valeur religieuse. Si les liens nationaux ne devraient pas remplacer les liens qui se distendent avec le christianisme. Je considère cette voie comme une erreur. Elle ne devrait avoir aucune chance parmi nous. Et elle n'a pour le moment aucune chance.

Plus important encore est un autre problème. Et cela nous amène à la seconde situation, dans laquelle l'intolérance contre l'intolérance est de rigueur. Beaucoup disent aujourd'hui que le refus abrupt de toute révélation divine en dehors de Jésus était à l'époque nécessaire et actuel. Aujourd'hui cependant ce refus serait dépassé.

Il est exact que Karl Barth, le théologien qui a principalement formulé la Déclaration de Barmen, a plus tard jugé les choses de manière plus modérée. Partout dans la création Dieu aurait fait luire des lumières (*Lichter*). Ce n'est pas seulement en Christ qu'il fait jour. Mais c'est seulement là qu'irradie sa lumière de manière claire et sans équivoque, de sorte que nous pouvons mesurer toutes les lumières à Sa lumière<sup>7</sup>.

Pour moi cela signifie : je suis convaincu que des êtres humains d'autres religions ont des expériences authentiques de Dieu : Juifs, musulmans, hindous, bouddhistes et d'autres. Mais je ne peux pas m'imaginer pouvoir accepter quelque chose comme étant la voix de

---

<sup>7</sup> Cf. *Dogmatique*, vol. 23 de la trad. franç., p. 39-179.

Dieu qui contredirait le chemin de Jésus, sa vie, sa vérité. C'est ainsi que l'on comprend généralement aujourd'hui la Déclaration théologique de Barmen. Elle ne dit pas que Dieu ne se révèle nulle part dans le monde en dehors de Jésus. Mais elle dit : l'Église n'en fait pas le fondement de sa prédication. Son fondement est la révélation en Jésus. C'est à elle qu'elle doit tout mesurer, tout éprouver. Lui, Jésus, est la pierre de touche de tout.

Les sceptiques pourront certes objecter : comment Jésus pourrait-il être une pierre de touche, alors que le chemin vers lui est déjà si plein de pierres ?! Jésus n'a-t-il pas disparu derrière de vieux textes, derrière une longue et calamiteuse histoire de l'Église, enseveli dans une Église qui représente sa Parole de manière souvent si peu convaincante ? Où devons-nous trouver ce Jésus qui veut être le chemin, la vérité et la vie ? Jésus donne une réponse dans le Nouveau Testament. Il dit :

*« J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger.*

*J'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire.*

*J'étais un étranger et vous ne m'avez pas recueilli.*

*Nu, et vous ne m'avez pas vêtu.*

*Malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité ».*

*(Matthieu 25,42-44)*

Et alors nous lui demanderons : où nous as-tu donc rencontrés ?  
Et il nous dira :

*« Ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères et sœurs, c'est à moi que vous l'avez fait ». (Matthieu 25,40)*

C'est ici que s'applique à nouveau la dure phrase de Jésus : personne ne va au Père si ce n'est par moi. Personne ne va au Père, qui ne voudrait pas entendre la voix de Jésus dans les plus petits d'entre ses frères et ses sœurs. Et cela vaut pour tous. Pour les chrétiens, les Juifs, les musulmans, les hindous et les bouddhistes. Jésus rencontre, inconnu, tous les humains dans ceux qui ont besoin d'aide. C'est là qu'il se révèle. Là qu'il nous ouvre le chemin vers le Père. Là qu'il éclaire comme la lumière qui éclaire tout être humain venu dans le monde, comme il est dit au début de l'Évangile de Jean. C'est là que nous entendons sa voix.

Mais cela veut dire : nous n'entendons pas sa voix dans l'histoire de la nation ou de l'État, comme les « chrétiens-allemands » le pensaient. Nous entendons sa voix bien plutôt dans ceux qui sont les victimes du nationalisme et de la violence étatique. Quiconque ne veut pas entendre cette voix des victimes, des malades, des prisonniers, des étrangers, quiconque ne reconnaît pas dans l'étranger une sœur et un frère — celui-là n'ira pas au Père. Cela sonne de manière intolérante. Mais c'est l'intolérance contre l'intolérance. Une histoire va nous montrer combien une telle intolérance est nécessaire :

« Un demandeur d'asile de couleur souhaitait être reçu dans une paroisse blanche. Le pasteur était réservé. "Voyons, dit-il, je ne suis pas sûr que cela plairait aux membres de notre paroisse. Je vous fais une proposition : retournez chez vous et priez, puis attendez ce que Dieu vous dira à ce propos". Quelques jours plus tard, le demandeur d'asile revint. Il dit : "Monsieur le pasteur, j'ai suivi votre conseil. J'en ai parlé avec Dieu et il m'a répondu : Réfléchis. Tu as affaire à une Église très exclusive. Tu n'arriveras probablement pas à y entrer. Moi-même j'essaie depuis de nombreuses années. Mais jusqu'à présent je n'y suis pas encore parvenu" ».

Qu'est-ce que cela signifie ? Cela veut dire : une Église qui se ferme aux personnes discriminées et opprimées n'est plus l'Église de Dieu. Quelques chrétiens il y a soixante ans l'ont reconnu et ont dit clairement : nous acceptons les Juifs dans notre Église et leur donnons les mêmes droits qu'à tous les autres paroissiens, de sorte qu'ils formèrent une contre-Église opposée aux Églises officielles. Certes, même cette contre-Église, l'Église confessante, a gardé le silence beaucoup trop longtemps devant l'injustice faite aux Juifs ; même la Déclaration théologique de Barmen n'a trouvé aucune parole pour eux, aucune phrase disant que Jésus aussi était Juif, même pas un mot sur le fait que l'Ancien Testament, la Bible des Juifs, est aussi notre Bible — malheureusement, cela doit être aussi rappelé. Déjà à l'époque, quelques voix ont critiqué cela. Ils ont remporté un demi-succès : en 1936 l'Église confessante publia une

protestation contre la persécution des Juifs, contre les camps de concentration, contre le mépris du droit<sup>8</sup>.

Une Église, qui se tient dans la suivance de l'Église confessante, est pourtant avertie : nous devons prendre garde à ne pas protester trop tard, à réagir trop lentement quand des êtres humains se trouvent discriminés. Nous n'aurions aucune excuse. Nous ne sommes pas persécutés lorsque nous prenons position pour les étrangers et les demandeurs d'asile. Nous recevons même l'approbation de beaucoup, quand des paroisses organisent un asile dans leur Église dans des cas individuels précis, en empêchant le renvoi de gens en danger. Une Église qui compte la Déclaration théologique de Barmen parmi ses fondements ne peut rien faire d'autre. Pour elle la Parole de Jésus est et demeure le fil conducteur : « Je suis le chemin, la vérité et la vie. Personne ne va au Père si ce n'est par moi ». Ce qui veut dire : personne ne va au Père si ce n'est sur le chemin de la solidarité humaine (*auf dem Weg der Mitmenschlichkeit*), que Jésus a montré.

Cela vaut pour l'Église comme pour chacun d'entre nous. Je le sais : dans chaque culte se trouvent des personnes dont la vie apparaît sombre. Plusieurs ont peut-être de la peine à écouter, parce que leur tête est pleine de soucis personnels. À ceux-ci j'aimerais dire : même si une triste voix dit en vous : il n'y a pas de chemin, pas de vraie vie, malgré tout il y a une autre grande contre-voix : Je suis

---

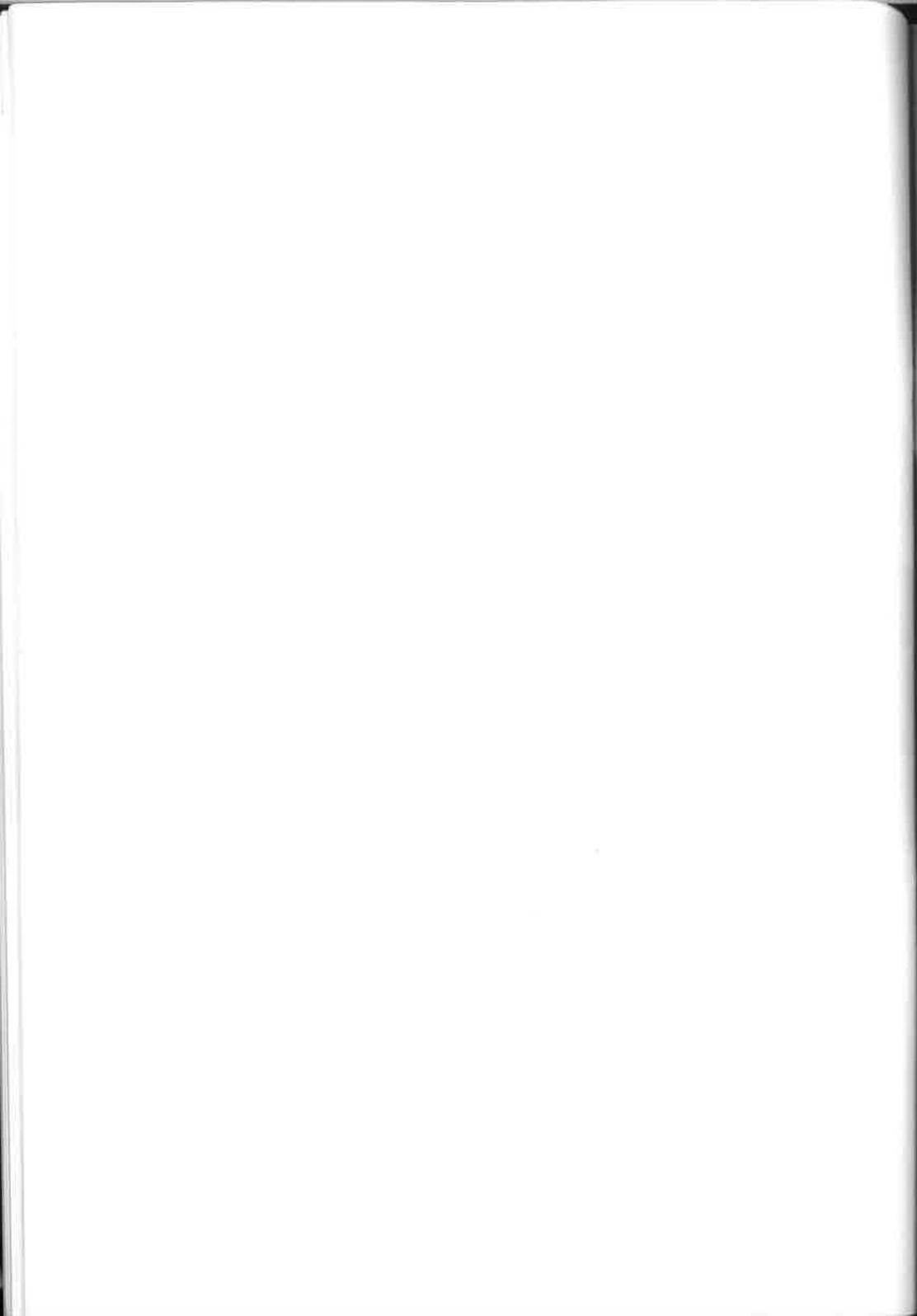
<sup>8</sup> Il s'agit du mémorandum du 28 mai 1936 envoyé à Hitler par le

le chemin, la vérité et la vie. Une voix qui dit : il y a malgré tout un chemin. Il y a la vie. Il y a la vraie vie. Parce que quelques chrétiens en font encore l'expérience dans leur vie personnelle aux heures sombres, et seulement pour cela, l'Église universelle, elle aussi, a la force de suivre la vérité dans les heures sombres de l'histoire — à Barmen et, espérons-le, dans le présent et l'avenir.

Que la paix de Dieu, qui dépasse toute notre intelligence, garde vos cœurs et vos pensées en Jésus-Christ. Amen.

---

Conseil fraternel de l'Église confessante encore inédit en français.



### Cahiers de l'IRP encore disponibles :

- N° 7 : Cure d'âme et supervision.  
N° 8 : Le système de nos croyances.  
N° 10 : Varia (Ancien Testament / Mariage / Théologie pratique allemande)  
N° 11 : Flashs sur le pastorat.  
N° 12-13 : La théologie protestante d'expression française : où en est-elle ?  
N° 14 : Formes et structures.  
N° 15 : Pasteur / Pasteure - Un profil professionnel.  
N° 16 : Ecclésiologie et architecture.  
N° 17 : Les cultes pour fatigués et chargés.  
N° 18 : Modèles homilétiques.  
N° 19 : Tissu social et lien ecclésial.  
N° 20 : Pédagogie et didactique du catéchisme.  
N° 21 : Le rêve.  
N° 22 : Musique et liturgie.  
N° 23 : Église et imaginaire.  
N° 24 : Perspectives américaines en théologie pratique.  
N° 25 : Homilétique, Internet et vie quotidienne.  
N° 26-27 : Crise financière, gratuité des services et rétribution des ministres.  
N° 28 : L'homilétique d'Alexandre Vinet et la nôtre.  
N° 29 : La ritualité. Dimensions anthropologiques.  
N° 30 : Flashs théologiques d'outre-mer.  
N° 31 : Histoire et pratique des services funèbres.  
N° 32 : Théologie pratique et théologie pastorale.  
N° 33 : Identité théologique des pasteur(e)s ? Un débat.  
N° 34 : Les cultes pour divorcés.  
N° 35 : Faut-il toujours baptiser les nourrissons ?  
N° 36 : Enseignement et religion  
N° 37 : Pasteurs allemands contre l'antisémitisme nazi : une résistance exemplaire  
N° 38 : Herméneutique et sacrements  
N° 39 : Pentecôtismes  
N° 40 : Ministres à consacrer ou à reconnaître ?  
N° 41 : Éducation pastorale clinique  
N° 42 : Parler de Dieu  
N° 43 : Culte et sabbat  
N° 44 : Nouveaux (?) rites pour nouveaux (?) couples

1 numéro : FS. 6.- Euro 4.-

5 numéros : FS. 20.- Euro 13.-

### Suppléments aux Cahiers de l'IRP

- N° 1 : B. REYMOND et J.-L. ROJAS (éd.), « Comment enseigner l'homilétique ? », 1996.  
FS. 12.- Euro 8.-  
N° 2 : H. MOTTU et O. BAUER (éd.), « Le culte protestant », 2000.  
FS. 15.- Euro 9.-  
N° 3 : O. BAUER et F. MOSER (éd.), « Les Églises au risque de la visibilité », 2001.  
FS. 14.95 Euro 9.99

Vous pouvez passer votre commande par lettre, télécopie ou courrier électronique :

Institut Romand de Pastorale UNIL/BFSH 2 CH-1015 Lausanne Suisse  
Téléphone : ++ 41 (0)21 692 27 39 Télécopie : ++ 41 (0)21 692 27 05  
Courriel : Olivier.Bauer@irp.unil.ch Commande en ligne : www.unil.ch/irp

*Pour s'abonner aux*

Institut Romand de Pastorale  
**Cahiers de l'IRP**

---

***s'adresser à :***

*Institut Romand de Pastorale  
UNIL, BFSH 2  
CH - 1015 Lausanne  
Suisse*

*Téléphone : ++ 41 (0)21 692 27 39  
Télécopie : ++ 41 (0)21 692 27 05  
Courriel : [olivier.bauer@irp.unil.ch](mailto:olivier.bauer@irp.unil.ch)  
[www.unil.ch/irp](http://www.unil.ch/irp)*

***Commande en ligne : [www.unil.ch/irp/](http://www.unil.ch/irp/)***

---

*L'Institut Romand de Pastorale  
associe en un travail commun  
les responsables des disciplines  
recouvrant le champ  
de la théologie Pratique  
dans les trois Facultés  
de Genève, Lausanne et Neuchâtel.*

---

*Prix de ce cahier : FS 6.- Euro 4.-*

*Prix de l'abonnement (3 numéros par an)  
FS 15.- Euro 9.-*

*Abonnement de soutien : FS 50.- Euro 30.-*

---

*ISSN : 1015-3063*